

que le vase de son faite s'illuminait au quinzième jour de chaque mois, et nous avons vu plus haut la contenance de celui qui surmontait le *stúpa* de l'impératrice Hou (p. 79). Quant à la hampe (*yaṣṭi*), c'est, il va de soi, celle qui supporte, comme le dit explicitement le « Lotus de la Bonne loi »<sup>(1)</sup>, la « rangée de parasols » (*chattrávali*). L'édicule à toit plat sur lequel elle se dresse reçoit la pittoresque désignation de « pavillon » : *harmiká*, diminutif de *harmya* (páli : *hammiyaṃ*) signifierait proprement le kiosque ou belvédère dominant la terrasse supérieure d'une habitation élevée (*prásáda*)<sup>(2)</sup>. Si nous en croyons notre auteur, il était à propos de dresser tout ce couronnement sur une maçonnerie encore fraîche : la raison qu'il nous en donne, dans une phrase incidente, apporte une confirmation inespérée à notre hypothèse de tout à l'heure (voir p. 90) sur la destination des puits creusés au sommet des *stúpa* : c'est, nous dit-il expressément, que le pieu ou mât (*yúpa*), dont était faite la hampe (*yaṣṭi*), ne traversait pas seulement le pavillon, mais s'enfonçait dans le dôme lui-même où un espace était ménagé d'avance à cet effet. Quant au nom donné au dôme, *aṇḍa* ou l'« œuf », il est trop parlant pour avoir besoin d'être justifié par le contexte. Nous nous appuierons en revanche sur ce dernier pour assigner aux trois *medhí* le sens de « terrasse », et non pas simplement de « pilier », ne serait-ce qu'à cause de leur chiffre impair et d'ailleurs consacré par la tradition courante. Les escaliers (*sopána*) qui, d'autre part, y montent, sont au nombre de quatre, comme il arrive (cf. fig. 9); quelquefois il n'y en a que deux, ou même un seul, le plus souvent orienté vers l'Est, mais toujours fort raide (cf. fig. 17-18). Bref tout devient clair dans le plus limpide des

que l'eau recueillie dans ces vases se changeant par définition en divine ambrosie, le *varṣa-sthâla* peut être aussi l'équivalent du *p'ao-p'ing* = *amṛitakarka* ou *°kalaça*, qui surmontait le *vihâra* de Bodh-Gayâ (*ibid.*, I, p. 464, mais II, p. 118 et 136); sa forme sur les fig. 70

et 296 fait déjà songer à la « gourde d'immortalité » des Chinois.

<sup>(1)</sup> Début du chapitre XI; Bibl. nat., ms. Burn. 99, A, fol. 112 r° ou 100, A, fol. 103 r°.

<sup>(2)</sup> Cf. *Mahāvagga*, I, 30, 4, et la note de RHYS DAVIDS et OLDENBERG, I, p. 174.